



D.R.

Sophie de Vos

Échevine de la Participation citoyenne à Auderghem (Défi)

■ La démocratie ne trouve tout simplement pas sa place sur les réseaux sociaux. L'école et les médias ont bien entendu leur rôle à jouer pour essayer de la sauver, mais nous devons faire le pari de l'intelligence collective de la participation citoyenne.

que d'affronter de façon clivante deux visions du monde. Ce n'est pas ce qui se passe en réunions citoyennes.

Ensuite, une confusion manifeste entre égalité des droits et équivalence des compétences. Si dans un certain nombre de cas le citoyen (ré)agit en personne prudente et raisonnable, il faut reconnaître qu'il aime aussi s'ériger en expert là où il n'y connaît parfois pas grand-chose. Mais il a le droit de dire ce qu'il pense et il ne s'en prive pas. Biais cognitifs, méconnaissance du contexte historique ou de la réglementation applicable et rumeurs font le reste et on entre dans le monde parallèle des "vérités" virtuelles. D'autant que les réseaux ne sont pas les cénacles privilégiés si on veut faire dans la complexité ou dans la nuance – et tout le monde a désormais le droit d'avoir raison... à raison ou à tort!

À ce stade, pointons aussi le phénomène des bulles cognitives inhérentes aux réseaux, qui enferment les citoyens dans leur entre-soi, les privant d'une vision globale. Ils ne voient plus que leurs enjeux personnels et en viennent à perdre toute notion d'intérêt collectif.

De ce qui précède découle que le temps long de la démocratie n'a tout simplement pas sa place sur les réseaux sociaux; une démarche de pédagogie et d'apprentissage n'est pas intégrable à cet espace impulsif et en surcharge émotionnelle.

Plus inquiétant, des phénomènes contre-productifs y sont aussi à l'œuvre.

Les phénomènes "Nimby", pour *not in my backyard*, à savoir ces citoyens qui refusent que l'intérêt général puisse sacrifier une partie de leur bien-être et agissent en conséquence sont passés maîtres dans l'usage des réseaux.

Les groupes d'intérêts aux méthodes parfois fallacieuses ne craignent pas d'y faire leur propagande, conscients que leurs lecteurs ne chercheront pas à vérifier l'information. Les fake news y sont dès lors légion et il devient parfois extrêmement difficile de démêler le faux du vrai.

Ajoutons à cela la manipulation avérée dans le cadre d'élections, la possibilité de

répandre ses idéologies et de toucher le plus grand nombre en les sponsorisant, le boulevard laissé aux idées populistes, simples et courtes, le rejet parfois inouï des valeurs de notre état de droit... et les efforts déployés dans l'objectif d'un renouveau démocratique risquent vite d'être fragilisés par la mécanique bien huilée des réseaux sociaux.

Alors que le processus de démocratie participative se met en place d'une part, fastidieux parfois, didactique toujours – puisqu'il s'agit de confier une partie des clés de la cité au citoyen –, il risque de n'être pas suffisant pour redonner le souffle nouveau dont notre démocratie a besoin.

Les médias dits traditionnels ont un rôle à jouer dans l'éducation du public: ne pas courir derrière le modèle des réseaux sociaux qui sont à l'origine de leur perte de vitesse, mais se réinventer – eux aussi – et contrer ces systèmes de communication ne laissant pas la place à la complexité.

Médias, école et citoyens

À cet égard, le phénomène des vidéos sur les journaux en ligne est intéressant et s'inscrit dans la mouvance actuelle de la convergence des médias où l'on regarde désormais la radio tandis qu'on lit le journal sur son smartphone.

L'école à son tour doit s'intéresser à l'éducation aux médias "de qualité" en contribuant à construire des têtes bien faites qui permettront aux citoyens de demain d'être en capacité d'influencer les transformations de la société.

À ce stade, *the game is not over*. À tous les niveaux de pouvoir, l'avis du citoyen est désormais pris en considération. Dans ma commune en particulier, le processus de participation citoyenne bat son plein et une énergie folle y est dépensée. Malgré la crise sanitaire et les travaux en virtuel, des citoyens sont au rendez-vous et consacrent le temps nécessaire au renouveau de leur démocratie – ce temps tellement absent des réseaux sociaux.

L'avenir nous dira si nous avons raison de parier sur cette intelligence collective.

OPINION

L'être "supérieur"

■ Cet insolite individu qui m'accompagne n'a pas besoin de parler, mais m'inspire et renvoie un reflet de ce que nous sommes avec dérision et détachement.

Thierry Bréchet

Professeur à L'UCLouvain

En ces temps un peu difficiles, j'ai la chance de vivre avec un être supérieur. Je ne suis pas à plaindre. Certes je suis confiné, mais j'ai toujours mon travail, ma famille... et cet être supérieur qui m'inspire chaque jour.

Ni le train ni l'avion

Pourquoi est-il supérieur? D'abord parce qu'il n'a pas besoin de parler, ou si peu. Ses dialogues tiennent en trois cases. Avec ce confinement, force est de constater que nos quidams manquent de contacts humains (moi y compris): la preuve, nous devenons toutes et tous bavards au téléphone ou sur les réseaux sociaux. L'être supérieur n'a pas besoin de ça. Il se suffit à lui-même, il se suffit de son entourage proche, des copains et des copines dans le quartier (quoique, il semble un tantinet misogynne). Il ne cherche pas à prendre le train pour aller à la Côte ou l'avion pour aller à Venise, Barcelone ou Buenos Aires, par exemple. Il vit dans un environnement indéfini, un no man's land, autrement dit, potentiellement infini. En fait, l'être supérieur a une telle force mentale intérieure qu'il n'a pas besoin de courir le monde.

Encore moins Nietzsche

J'ai été éduqué dans l'universalisme, dans l'idée que parcourir le monde allait enrichir mon âme. Pourquoi cet être supérieur n'a-t-il pas besoin d'un supplément de nourriture spirituelle? Soit parce qu'il est trop bête, soit parce qu'il est vraiment supérieur, qu'il est déjà suffisamment nourri du point de vue intellectuel et spirituel. Quand je lui lis Nietzsche, Cioran, Marx ou Baudelaire (entre autres), il me regarde avec bienveillance, l'air de dire "ça va, je connais la chanson". C'est un peu vexant. Et puis il s'endort comme un bienheureux alors que moi, de mon côté, je m'angoisse pour l'avenir du monde.

En réalité, cet être supérieur sait qu'il survivra à l'humanité. Il sait qu'il est immortel. Il sait qu'il n'est pas responsable des embouteillages, de la famine, de la pollution de l'air, du changement climatique, des guerres, etc. Et il sait qu'il survivra à toutes ces calamités, comme il le fait depuis des millénaires. Son remède? La dérision. L'être supérieur tourne tout en dérision, surtout ce qui est sérieux. En cela, il nous est un miroir de nos sociétés.

Un détachement reprochable?

Finalement, c'est un aquoiboniste, comme dans la chanson de Serge Gainsbourg. Il observe ce monde de fous avec détachement et un humour absurde. Moi qui essaye, à ma modeste mesure, de faire évoluer les idées, finalement, je lui en veux, à cet être supérieur.

Ah oui, je dois quand même vous présenter cet être supérieur: il s'agit de mon chat, Cléo, et de son alter ego *Le Chat* (avec des majuscules, s'il vous plaît). Et pendant que je rédige ces lignes, Cléo me regarde d'un air narquois, quoique bienveillant, l'air de dire: à quoi bon?

→ Chapô et intertitres sont de la rédaction.